LE JEUNE SAGE
ET LE VIEUX FOU,
COMÉDIE EN UN ACTE.

LE JEUNE SAGE

ET

LE VIEUX FOU,

COMÉDIE EN UN ACTE,

EN PROSE ET MÊLÉE DE MUSIQUE.

Paroles du cit. HOFFMAN, *Musique du cit.* MÉHUL;

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, le... 1793.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,

CHEZ HUET, libraire, rue Vivienne, n°. 8.

AN X.

PERSONNAGES.

MERVAL.
CLITON, fils de Merval.
ÉLISE, veuve.
ROSE, nièce d'Elise.
FRONTIN, valet.

La scène se passe dans une maison de campagne de Merval.

LE JEUNE SAGE
ET
LE VIEUX FOU,

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITON, *seul.*

Il est en robe de chambre, en bonnet de nuit, et assis près d'un bureau chargé de gros livres.)

(*Avec emphase.*)

Un grand homme avait bien raison de dire que la vie est un miroir de douleur. A peine avons-nous la connaissance de nous-mêmes, que nous sommes en proie à des inquiétudes de toute espèce. Vainement je veux me livrer à l'étude de la philosophie, les soins domestiques viènent sans cesse me distraire et m'accabler. Un père ...; qu'il est dur d'avoir à se plaindre d'un père! Un père trouble ma vie, et afflige ma tendresse par une conduite qui ferait honte à un jeune homme. Mais quels que soient ses torts, l'intérêt qu'il m'inspire doit l'emporter sur tout. Voyons..., informons-nous de lui; et plaise au ciel qu'on ne m'apprène point de nouvelles étourderies! (*Il sonne*).

SCENE II.

CLITON, FRONTIN.

CLITON.

A quelle heure de la nuit, mon père est-il rentré?

FRONTIN, *hésitant.*

Monsieur, il m'a défendu de vous le dire.

CLITON.

Je veux le savoir.

FRONTIN.

Monsieur...

CLITON.

Eh bien ! parlerez vous ?

FRONTIN.

Si vous le voulez absolument, je vous dirai que monsieur votre père est rentré à cinq heures du matin.

CLITON.

A cinq heures ! quelle vie ! Et sa santé n'en paraissait-elle point altérée ?

FRONTIN.

Ah ! monsieur, vous vous donnez trop d'inquiétude ; ne craignez rien de monsieur votre père. Il est rentré ce matin tout aussi gaillard qu'à l'ordinaire. Il chantait, il dansait, il passait la main sous le menton de ma femme ; et je ne connais pas de jeune homme qui, après avoir passé une nuit, fût aussi frais et aussi résolu.

CLITON.

Frontin, vous m'affligez ! ces détails me déplaisent. Une autre fois, bornez-vous à répondre exactement, simplement et exclusivement, à ce que je vous demande.

FRONTIN.

Monsieur....

CLITON.

Allez, et ayez soin de cacher à mon père tous les tourments qu'il me cause.

(*Frontin sort en riant.*)

SCENE III.

CLITON, *seul.*

C'EN est fait ; mon père est perdu sans ressource, si je n prends point un parti sérieux. Mes conseils, mes remontrances rien ne peut plus le ramener à la raison. Ah ! si j'étais venu a monde vingt ans plutôt, j'aurais eu l'espoir d'en faire un sage mais il a eu une jeunesse terrible, et quand je suis né, le mal étai

déjà sans remède. Malheureux effets d'une éducation négligée ! Quel temps ! quelles mœurs !

AIR.

Tout est changé, tout est perdu,
Tout est mort, tout est confondu.
Plus d'espoir de philosophie,
Tout est travers, tout est folie.
Les jeunes gens
Sont sans talents,
Et la vieillesse
Sans lois, sans mœurs,
A les erreurs
De la jeunesse....
Tout est changé, tout est perdu,
Tout est mort, tout est confondu.
Quelle folie extravagante,
Sexagénaires imprudents !
De frivoles amusements,
Un rien, un jouet vous enchante
Et consume tous vos instants.
Comment étiez-vous à vingt ans ?
Vous êtes si foux à soixante.
Ah ! si mon père était mon fils !
Le temps et mes sages avis
Réformeraient son caractère :
Mais, hélas ! que pourrais-je faire ?
Tout est fini, tout est perdu,
Plus d'espoir, tout est confondu.

SCÈNE IV.

CLITON, MERVAL.

(On entend chanter au fond du Théâtre.)

CLITON.

J'ENTENDS un fredonneur ; ce ne peut être que mon père.

MERVAL, *en entrant.*

Bonjour, mon cher Cliton !

CLITON, *froidement.*

Bonjour, monsieur mon père.

MERVAL.

Comme tu as l'air triste, mon pauvre petit !

CLITON.

Cela est vrai : vous devriez bien me donner en gaîté, ce que vous en avez de trop.

MERVAL.

Parbleu ! mon ami, je n'ai rien de trop. Tout ce que j'ai d'agréable m'est fort nécessaire.

CLITON.

Paré dès le matin, comme un jeune homme !

MERVAL.

Ne me gronde pas, je te dirai pourquoi.

CLITON.

Oh ! je le devine.

MERVAL.

Tout de bon ?

CLITON.

Peut-on savoir comment vous avez passé la nuit ?

MERVAL.

Je n'en ai point perdu le plus petit instant ; car je n'ai pas dormi un quart d'heure. Femmes adorables, souper délicieux, plaisirs sur plaisirs, projets pour le lendemain ; je te demande si c'est là passer une mauvaise nuit ?

CLITON.

Eh ! combien de temps prétendez-vous que cela puisse durer ?

MERVAL.

Jusqu'à ma mort. Je sais bien que cela ne peut pas aller plus loin.

CLITON, *soupirant.*

Ah ! mon père, pouvez-vous....

MERVAL.

Tu vas prêcher ; tu fais le pédagogue. Voyez ce morveux, il prêche son père. Va, tu n'es qu'un fou, et le pire de tous, car tu es triste.

CLITON.

Si, d'après ma conduite, vous concluez que je suis fou, à ce compte, mon père, vous devez vous trouver bien sage.

MERVAL.

Certainement. Quiconque sait vivre, est sage ; quiconque

s'ennuie, est une espèce de fou destiné à ennuyer les autres.

CLITON.

Ah ! mon dieu, mon dieu.

MERVAL

Oui, soupire, gémis ; fais un gros livre sur les faiblesses humaines.

CLITON.

Ce livre, je pourrais vous le dédier.

MERVAL.

Du sarcasme ! tant mieux ; cela est gai, du moins. Des plaisanteries tant que tu voudras ; chansonne-moi, fais des épigrammes, des pointes, des jeux de mots, des calembourgs, tout cela est charmant ; mais point de sermons, point de sermons.

CLITON, *après un long soupir.*

Mon père, plus je vous écoute, plus je sens qu'il faut prendre une grande mesure pour vous tirer du précipice où vous vous jetez.

MERVAL.

Eh ! quelle est cette grande mesure que mon fils veut prendre pour me régénérer ?

CLITON.

Une très-sage ; je veux vous marier.

MERVAL.

Me marier ! moi ? Parbleu, j'y consens ; je veux bien encore tâter du mariage. Tu as raison, il faut faire une fin. Et mon jeune mentor aura-t-il aussi la bonté de me chercher un parti ?

CLITON.

Sans doute ; car si je vous laissais choisir, vous pourriez bien gâter toute la besogne.

MERVAL.

Il est charmant ! Viens mon ami, viens, que je t'embrasse Cherche-moi une femme ; qu'elle soit gentille surtout : tu verras en moi le père le plus obéissant et le plus soumis à l'autorité filiale.

CLITON.

J'ai formé ce projet, depuis qu'Élise et sa nièce sont venues à cette campagne.

MERVAL.

Tant mieux ; la nièce est charmante, et la tante n'est point du tout à mépriser.

CLITON.

On m'a dit que quand ma pauvre mère vivait, vous étiez beaucoup plus rangé qu'à présent.

MERVAL.

Cela est vrai. Ma femme était adorable ; et rien ne te prouve mieux l'attachement que j'avais pour elle, que les efforts que je fais tous les jours pour me consoler de sa perte. Mais, quand tu prends la peine de me marier, tu devrais bien me prêcher d'exemple, et prendre une femme aussi.

CLITON.

En cela, mon père, vous n'êtes point si déraisonnable que vous croyez l'être. Je sais que la nature et la société m'imposent également le devoir du mariage ; je dois des citoyens à l'état, et j'estime peu les hommes qui refusent de remplir cette obligation sociale. Au reste, j'ai là-dessus un projet tout formé, et je vous en ferai part quand le temps sera venu de vous le communiquer. Vous riez ?

MERVAL, *gravement*.

Non, je vous admire.

DUO.

MERVAL.

Le bon sens est votre partage,
J'en conviens ; et s'il croît toujours,
Monsieur mon fils, sur vos vieux jours
Vous serez terriblement sage.

CLITON.

La folie est votre partage,
Elle s'accroît avec le temps ;
Ah ! mon père, sur vos vieux ans
Vous savez bien cacher votre âge.

MERVAL.

Tu m'amuses.

CLITON.

Moi, je gémis !

MERVAL.

Console-toi.

CLITON.

Je désespère.

MERVAL, *riant.*

Tu me verras toujours soumis
Aux lois d'un fils que je révère.

CLITON.

Mon père, suivez mes avis,
Le mariage est nécessaire.

ENSEMBLE.

CLITON (*à part.*)	MERVAL (*à part.*)
Qu'un étourdi de soixante ans	La plaisante caricature
Est une erreur de la nature !	Qu'un philosophe de seize ans !

CLITON.

Sortez de vos égarements,
Mon père, je vous en conjure.

MERVAL.

Je suis bien sensible aux tourments
Que ton cœur paternel endure.

ENSEMBLE.

CLITON (*à part.*)	MERVAL (*à part.*)
Ah ! quelle erreur de la nature,	La plaisante caricature
Qu'un étourdi de soixante ans !	Qu'un philosophe de seize ans !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, FRONTIN.

FRONTIN.

Ces dames font demander si elles peuvent descendre ?

MERVAL.

Sans doute, Frontin ; je les attends avec impatience.

(*Frontin sort.*)

SCENE VI.

MERVAL, CLITON.

MERVAL.

Ça, monsieur mon fils, j'espère que vous allez vous mettre en état de paraître plus décemment devant ces dames ?

CLITON.

Oui, mon père ; je vais prendre soin de ma parure ; mais je n'espère point qu'elle approche jamais de l'élégance de la vôtre.

(*Il sort.*)

MERVAL.

Allez, petit pédant ; un temps viendra où deux beaux yeux donneront du fil à retordre à votre philosophie.

SCENE VII.

MERVAL, *seul.*

On a bien raison de dire que tout est compensé dans la nature ; l'un a trop, l'autre trop peu ; mon fils est ridicule par un excès de raison, et certainement je ne donne point dans cet excès-là. Mais, je vois l'aimable tante.

SCENE VIII.

MERVAL ET ÉLISE.

MERVAL.

Bonjour, belle Élise. Comment ! la chère nièce n'est pas avec vous ?

ELISE.

Avec moi ? Est-ce qu'il n'y a pas une toilette à faire ? un

miroir à consulter ? Est-ce qu'une jeune fille est jamais prête ? C'est un attirail, ce sont des apprêts....

MERVAL.

Et des projets, sans doute ?

ÉLISE.

Et sûrement, des projets. Est-ce qu'on fait rien pour rien ? Quand nous étions seules à la campagne, c'était une négligence, une insouciance..., à peine daignait-on rattacher ses cheveux ; mais, dès que l'ombre d'un homme paraît, voilà la petite tête en l'air. Il n'y a plus assez de rubans, assez d'épingles, assez de colifichets.

MERVAL.

Tant mieux ! tant mieux ! cela prouve de l'intention.

ÉLISE.

..... Oh ! que ce tant mieux peint bien votre caractère !

MERVAL.

Est-ce que vous n'étiez pas aussi femme à intention, dans votre temps ?

ÉLISE.

Tout comme une autre.

MERVAL.

Tant mieux ! Mais revenons à notre projet ; à quand le mariage ?

ÉLISE.

Quel mariage ?

MERVAL.

De Cliton et de votre nièce.

ÉLISE.

J'y ai réfléchi ; cela ne se peut pas.

MERVAL.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

ÉLISE.

Pourquoi ? Parce que votre fils est un petit pédant fait pour ennuyer une femme ; et que je veux, moi, que ma nièce s'amuse.

MERVAL.

Son caractère changera.

ELISE.

Le vôtre a-t-il changé ?

MERVAL (*à part.*)

L'argument m'embarrasse.

ÉLISE.

Voyez le beau mari que ce monsieur Cliton; un morveux qui tranche du philosophe. Vieux à seize ans, jugez de ce qu'il sera à cinquante; un rêveur qui prêchera sa femme du matin au soir, et ne lui dira mot du soir au matin; un bourru flegmatique, empesé, froid comme marbre; grondeur, prédicateur, qui voudra faire de sa femme une raisonneuse, et lui donnera l'Encyclopédie à lire pour tout amusement.

AIR.

Ne me parlez pas d'un homme
Froid, rêveur et sérieux;
Il nous gèle, il nous assomme,
Et jeune, il est déjà vieux:
Le jour, l'air mélancolique;
La nuit, sommeil léthargique;
De tendresse, pas un mot.
Mon ami, je le confesse,
S'il nous faut de la sagesse,
Il ne nous en faut pas trop.

MERVAL.

Votre morale est excellente; mais mon fils est encore loin du portrait que vous faites.

ÉLISE.

Votre fils!...

SUITE DE L'AIR.

Ne parlez pas d'un homme
Froid, rêveur et sérieux;
Il nous gèle, il nous assomme,
Et jeune, il est déjà vieux:
Le jour, l'air mélancolique;
La nuit, sommeil léthargique.
J'aimerais mieux pour époux
Un étourdi comme vous.

MERVAL.

Eh bien! prenez-le, cet étourdi. Qu'en dites-vous?

ÉLISE.

Pour cela, c'est une autre affaire.

MERVAL.

Eh bien ! concluons-la.

ELISE.

Il faut être bien résolue au mariage, pour oser vous épouser.

MERVAL.

J'ose bien, moi !

ELISE.

La belle comparaison !

MERVAL.

C'est chose faite, n'est-ce pas ?

ÉLISE.

Nous verrons, nous verrons.

MERVAL.

Et nos jeunes gens aussi ?

ELISE.

Pas de cela, pas de cela ; pas de Cliton dans ma famille.

MERVAL.

Mais, si votre nièce le veut ?

ELISE.

Elle ne le voudra pas.

MERVAL.

Y consentirez-vous, si elle le veut ?

ELISE.

Oui ; mais elle ne le voudra pas.

MERVAL.

Soit. Mais, je vois venir la charmante nièce.

ÉLISE.

Voilà notre sage qui vient aussi fort à propos.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ROSE ET CLITON.

(Cliton est habillé à l'antique ; un habit rangé, une perruque ronde, une veste brodée, culotte de velours noir, bas de soie blancs, chapeau sous le bras et canne à pomme d'or.)

(Les deux jeunes gens entrent par deux côtés oppposés. Cliton salue avec gravité la tante, et son père en riant).

MERVAL.

Ma foi, mon fils, tu pressentais la bonne fortune qui t'attendait ; car tu as fait de grands frais de toilette.

ÉLISE

Oui ; monsieur a une tournure tout à fait galante. Qu'en dis-tu, ma nièce ?

ROSE.

Monsieur est parfaitement bien ; mais la parure extérieure ne fait rien au caractère qui lui est toujours préférable.

MERVAL, *bas à la tante.*

Eh bien ! elle n'en voudra pas.

CLITON.

Mon père, écoutez ce bel enfant ; et convenez que vous êtes destiné à apprendre des jeunes gens à raisonner avec justesse ?

MERVAL.

Toutes les impertinences que vous me dites méritent bien un châtiment, et pour votre peine, vous voudrez bien, monsieur le philosophe, nous chanter une petite chanson.

CLITON.

Une chanson, mon père ?

MERVAL.

Oui, une chanson ; et tout à l'heure.

ÉLISE.

Ah ! cela sera charmant ; j'aime à entendre comment chante la sagesse.

CLITON.

Madame, c'est d'un ridicule....

MERVAL.

Oh ! parbleu, tu chanteras ; et tu ne seras pas assez grossier pour le refuser à ce bel enfant qui le desire, et qui va te le demander.

ROSE.

Si j'avais quelque droit à votre complaisance, je vous prierais de me faire ce plaisir,

CLITON.

Ma belle enfant, la jeunesse et l'innocence sont faites pour tout obtenir ; je me rends, et je vais vous chanter la seule chanson que j'aye sue de ma vie.

ÉLISE.

Écoutons; cela doit être gai.

CLITON.

Le premier couplet s'adresse aux jeunes demoiselles.

PEMIER COUPLET.

Entre l'esprit et la beauté,
Le choix est bien facile à faire ;
L'un a de la solidité,
L'autre n'a qu'un charme éphémère.
Celui que l'on consultera
Sur ce point-là,
S'il est sage, vous répondra :
Le plaisir des yeux est merveille
Dans les beaux jours ;
Mais celui qu'on prend par l'oreille
Dure toujours.

MERVAL.

Le plaisir qu'on prend par l'oreille est charmant.

ÉLISE.

Cette belle chanson a un second couplet, sans doute?

CLITON.

Oui, Madame ; il s'applique aux femmes d'un âge mûr.

IIe. COUPLET.

Femmes, qu'un reste de beauté
Orne d'un éclat qui s'envole,
En perdant cette vanité,
Qu'un peu de raison vous console:
Car un jour l'âge mûr viendra,
Et ce jour-là,
Qui vous entendra, vous dira :
Le plaisir des yeux est merveille
Dans le printemps ;
Mais celui qu'on prend par l'oreille
Charme en tout temps.

MERVAL.

Où diable as-tu déterré cette triste psalmodie?

CLITON.

Dans les auteurs que vous ne lisez guère.

ÉLISE.

Monsieur a une manière toute particulière de faire sa cour aux dames.

ROSE.

La chanson est pleine de sens, et l'on peut en faire son profit.

MERVAL.

Fi donc ! Voyez un peu la belle morale, qui nous condamne à ne prendre de plaisir que par l'oreille. Oh ! je vais vous en chanter une dont la philosophie ne vous ennuiera pas : écoutez.

AIR.

Le papillon léger
Cherche la fleur à peine éclose ;
De l'œillet il vole à la rose,
Et du muguet à l'oranger.
Imitons son humeur volage,
Le bonheur consiste à changer.
Les beaux jours vont fuir avec l'âge,
Le plaisir s'envole avec eux ;
Il est toujours temps d'être sage,
Quand il n'est plus temps d'être heureux.
Entre Bacchus et la tendresse
Je partage tous mes moments ;
Ils m'inspirent une allégresse
Qui me ramène à mon printemps.
Les beaux jours vont fuir avec l'âge,
Le plaisir s'envole avec eux ;
Il est toujours temps d'être sage,
Quand il n'est plus temps d'être heureux.

CLITON.

Mais, mon père, est-ce à des chansons que nous devons employer le temps, dont la perte est toujours irréparable ? Vous avez formé, pour la première fois, un projet sérieux et raisonnable, je dois saisir l'occasion qui se présente de l'exécuter. Madame Élise voudra donc bien permettre que je reste seul avec la jeune personne, pour m'expliquer sans détour avec elle.

ÉLISE.

Seul, avec ma nièce !

ROSE.

Avec moi, monsieur ?

MERVAL.

Oh ! mon dieu, ne craignez rien ; la jeune personne peut, sans indiscrétion, rester seule avec monsieur mon fils.

ÉLISE.

Vous n'en diriez peut-être pas tant de vous-même ?

MERVAL.

Ah !

ELISE.

Mais, pourquoi ce mystère ?

MERVAL

Vaus savez ce que vous m'avez promis.

ÉLISE.

Eh bien ?

MERVAL.

Eh bien ! voici le moment de l'épreuve, et nous verrons si elle n'en voudra pas.

CLITON.

Toute contestation est-elle finie ? Puis-je enfin rester avec la petite ?

MERVAL.

Allons, monsieur, point de courroux ; nous nous retirons, et vous pourrez prêcher la petite tant qu'il vous plaira.

ELISE.

Ma nièce, écoute bien, retiens et profite. (*A part.*) Que je voudrais être cachée dans un coin, pour entendre cette belle conversation !

MERVAL.

Venez, et ne troublons point la conférence.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

ROSE, CLITON.

(Cliton s'assied le premier dans un grand fauteuil, et avec un air de dignité, il fait signe à Rose de venir s'asseoir auprès de lui.)

CLITON. (*Toute cette scène lentement et avec gravité.*)

Ma belle enfant, venez vous mettre ici.

ROSE, *hésitant.*

Monsieur....

CLITON

Venez; ne craignez rien. (*Rose sourit et s'assied.*) D'abord, ma chère, vous voyez en moi un homme que vous intéressez vivement, et qui songe sincèrement à votre bonheur.

ROSE, (*en souriant.*)

Monsieur, je n'en doute pas.

CLITON, (*très-lentement.*)

Ce principe posé, vous devez m'écouter et me répondre avec la confiance que vous auriez dans un père tendre, sensible et raisonnable.

ROSE.

Monsieur, vous m'inspirez tous ces sentiments-là.

CLITON, *de même.*

Bien; vous répondez à merveille. Passons au second article. Vous sentez-vous quelqu'inclination pour le mariage?

ROSE.

Mais....

CLITON.

Point de détour, je vous prie; répondez par oui ou par non.

ROSE, *souriant.*

Puisque vous aimez la précision, je vous dirai que je n'ai point d'éloignement pour le mariage.

CLITON.

Parfaitement bien; c'est on ne peut pas plus clair. Autre question. Avez-vous fait un choix?

ROSE.

Vous êtes pressant.

CLITON.

Oh! point du tout. Si vous avez fait un choix, tout est dit, n'en parlons plus; mes questions n'ont de fondement que sur l'hypothèse où vous ne vous seriez fixée à aucune préférence.

ROSE, *syllabiquement.*

Je — n'ai — fait — aucun — choix.

CLITON.

Bon. Auriez-vous assez de confiance en moi, pour accepter le parti que je vous proposerais ?

ROSE.

J'ai eu l'honneur de vous dire que j'ai en votre sagesse une confiance sans bornes.

CLITON, (*à part.*)

Elle est, ma foi, charmante. (*Haut.*) Je vous remercie. Tous ces points étant convenus, il ne me reste plus qu'à vous nommer votre époux. C'est un homme dont vous ferez le bonheur; que vous seule êtes capable de fixer pour la vie, et qui a besoin de tous vos charmes, pour trouver la félicité dans les liens du mariage.

ROSE.

Un homme tel que vous le dépeignez, et je vous en crois, un pareil mari, dis-je, ne peut pas me déplaire.

CLITON, *en se levant et d'un ton satisfait.*

Eh bien ! ma belle enfant, touchez là ; demain vous épouserez mon père.

ROSE *étonnée.*

Monsieur, je ne vous entends pas.

CLITON.

Je crois cependant m'être clairement expliqué. Je vous dis que je veux marier mon père, et que c'est lui que je vous destine.

ROSE (*à part, avec dépit.*)

Je ne m'attendais pas à ce trait-là.

CLITON (*à part.*)

Elle réfléchit, ne la troublons pas. Cette petite est vraiment aimable, et je sens le prix du sacrifice que je fais à mon père. (*Haut.*) Eh bien ! mon enfant, vous ne dites mot; rejeteriez-vous ma proposition ?

ROSE, *affectant de sourire.*

Point du tout, monsieur ; elle est trop raisonnable. Vous voulez marier votre père, et vous me choisissez, c'est me faire beaucoup trop d'honneur ; mais permettez-moi d'ajouter une condition à ce mariage ?

CLITON.

Laquelle, mademoiselle ?

ROSE.

J'ai aussi projeté de marier ma tante, et vous pourriez l'épouser.

CLITON *naïvement.*

Mademoiselle, j'y songeais. (*Rose regarde Cliton avec étonnement.*) Ce double choix est fondé sur la raison; mon père est un peu dissipé, et il a besoin de tout votre mérite pour s'attacher exclusivement. Pour moi, je suis moins étourdi, et votre tante me suffira.

ROSE (*à part.*)

Celui-ci est encore plus fort.

CLITON.

Eh bien! ma chère, puis-je aller porter à mon père l'heureuse nouvelle de votre consentement?

ROSE, *faisant une révérence.*

Monsieur, vous pouvez lui dire que je m'en rapporte à sa discrétion.

CLITON, *avec transport.*

Oh! ma foi, vous êtes adorable; il faut que je vous embrasse.

ROSE, *en se retirant.*

Monsieur, il en sera temps quand vous serez mon oncle ou quand j'aurai l'honneur d'être votre belle-mère.

CLITON.

Comme il vous plaira, ma belle, comme il vous plaira. Je vais écrire au notaire, et tout va s'arranger.

(*Il prend sa canne et son chapeau, et sort.*)

SCÈNE XI.

ROSE, *seule.*

Je ne crois pas que ce monsieur Cliton trouve jamais son pareil. Comment, avec tout ce qu'il faut pour être aimable, a-t-il trouvé le secret de l'être si peu? Il faut qu'il soit fou, et moi plus folle encore d'avoir desiré de plaire à un homme que rien ne peut rendre sensible.

AIR.

Est-ce une erreur ? est-ce un délire ?
Ne l'ai-je pas bien entendu ?
Veut-il m'éprouver ? veut-il rire ?
Mon esprit reste confondu !
Si jeune encor et fait pour plaire,
Peut-il avoir tant de froideur ?
J'osai m'expliquer la première,
Et je n'ai pu toucher son cœur !
Non, non, cela n'est pas possible ;
Il est né pour être sensible,
Et j'espère un heureux retour.
Amour, Amour,
Achève ou détruis ton ouvrage !
De mon cœur fais fuir son image,
Ou rends-le sensible à son tour.

Il m'offre la main de son père!
Moi ! j'épouserais un barbon ?
Et ma tante aurait su lui plaire!
Ma tante, épouse de Cliton !
Non, non,
Cela n'est pas possible,
Il n'est point insensible,
Et j'espère un retour.
Amour, Amour,
Achève, dans ce jour,
Ou détruis ton ouvrage !
De mon cœur fais fuir son image,
Ou rends-le sensible à son tour.

SCÈNE XII.

ROSE ET ÉLISE.

ÉLISE.

Ce beau dialogue est déjà fini ?

ROSE.

Il n'a pas été long.

ÉLISE.

Et cette conversation est-elle un secret ?

ROSE.

Vous ne le devinerez pas, je vous jure.

ÉLISE.

Je ne devinerai pas; je le sais.

ROSE.

Vous le savez ? Non.

ÉLISE.

Voyez le beau mystère. Le sage Cliton vous aura parlé de mariage.

ROSE.

Et savez-vous qui il veut épouser ?

ÉLISE.

Vous, sans doute.

ROSE.

Eh bien ! ma tante, c'est ce qui vous trompe; ce n'est pas moi.

ÉLISE.

Qui donc ?

ROSE, *riant à éclat.*

C'est vous.

ÉLISE.

Comment ! moi ?

ROSE, *riant toujours.*

Oui, c'est vous, vous, vous.

ÉLISE, *avec étonnement et satisfaction.*

Moi, qu'il veut épouser !

ROSE.

Oui, vous dis-je; c'est ma tante qu'il veut épouser.

ÉLISE, *avec humeur.*

Eh bien ! mademoiselle, y a-t-il tant à rire à cela ? Qu'est-ce que vous trouvez donc de si plaisant dans cette proposition ?

ROSE.

Comment, ma tante ! vous ne voyez pas qu'il est fou ?

ÉLISE, *vivement.*

Comment, il est fou ? La petite sotte ! Faut-il être fou, pour préférer une femme raisonnable à une morveuse comme vous ? Non, non, il n'est pas fou ; ce n'est point là son défaut. Ce jeune homme a toujours été calomnié ; on s'est toujours moqué de lui, et il est rempli de sens et de raison. J'ai cru moi-même que sa philosophie était affectée ; mais je vois bien qu'elle est

réelle. Ne vous y trompez pas, ce jeune homme ira loin ; et c'est vraiment un sujet extraordinaire.

ROSE, *riant.*

Oh ! très-extraordinaire, je vous jure.

ÉLISE.

Comment donc ? Encore ? Allez, mademoiselle, vous m'impatientez. Sortez ; et ne vous avisez plus de taxer de folie des gens qui ont plus d'esprit que vous n'en aurez jamais.

ROSE.

Ma tante, je me retire.

ÉLISE.

Et vous faites bien.

ROSE, *en sortant.*

Ce trait-ci vaut l'autre.

SCÈNE XIII.

ELISE, *seule.*

COMMENT ! ce jeune homme veut m'épouser ? Pauvre petit ! Comme cela a du discernement ! A cet âge ! Oh ! il ne m'arrivera plus de médire des gens avant de les connaître. Mais, voici le père ; c'est celui-là dont on peut dire tout ce qu'on veut sans crainte d'avoir à s'en repentir.

SCÈNE XIV.

ÉLISE, MERVAL.

MERVAL.

EH bien ! nos jeunes gens sont d'accord, sans doute ?

ÉLISE.

On ne peut pas mieux.

MERVAL.

Je m'en doutais bien. En ce cas, il faut d'abord songer à notre mariage.

ÉLISE, *sèchement.*

Quel mariage, s'il vous plaît ?

MERVAL.

Le nôtre.

ÉLISE.

Comment, le nôtre ? Je ne vous entends pas.

MERVAL.

Il me semble pourtant que je ne parle pas grec.

ÉLISE, *avec humeur.*

Il faut croire que monsieur parle grec, car je ne le comprends point du tout.

MERVAL.

Celui-ci est nouveau ! Vous plaisantez, sans doute ?

ÉLISE, *sèchement.*

Point du tout.

MERVAL.

Comment diable ! N'êtes-vous pas convenue de m'épouser, en attendant que nos jeunes gens fussent d'accord ?

ÉLISE.

Vous épouser ! Vous ? Point du tout.

MERVAL.

Pourquoi donc pas ? Ne l'avez-vous pas promis ?

ÉLISE.

Point du tout. Comment ! Vous n'avez pas vu que je me moquais de vous ? Vous épouser ! vous épouser ! Un vieil étourdi qui ne songe qu'à ses plaisirs, qu'à ses folies, qu'à des chansons ; sans raison, sans bon sens ; un sexagénaire qui ne pense qu'à s'adoniser, qui courrait les bals et les jeux, et qui ne négligerait rien au monde que sa femme : je veux un mari sage, prudent, réservé, sérieux, comme il convient à un homme de l'être ; un homme rangé, qui raisonne juste et qui préfère le solide à l'agréable. Monsieur Merval, j'ai de l'amitié pour vous ; oui, beaucoup, sans doute. A ce titre, nous nous verrons tant qu'il vous plaira ; mais, si vous songez à m'épouser, je suis votre très-humble servante.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

MERVAL, *seul.*

Si cette femme n'est pas folle, je ne m'y connais pas. Ce matin, elle voulait, disait-elle, un étourdi comme moi ; et maintenant, il lui faut un mari sage, sérieux, prudent et raisonnable. Voilà les femmes ! des girouettes : le vent du midi souffle-t-il ? vous êtes charmant ; on vous aime, on vous adore, on vous aimera jusqu'au tombeau. Est-ce la bise qui donne ? adieu toutes vos qualités ; vous n'êtes plus qu'un sot dont il faut se défaire.

SCÈNE XVI.

MERVAL, CLITON.

CLITON.

Mon père, mon père, tout est fini ; elle y consent, et dès demain vous pouvez l'épouser.

MERVAL.

Qui ?

CLITON.

La charmante nièce.

MERVAL.

Que diable veux-tu dire ?

CLITON.

Vous avez raison de vous étonner. Je vous ai fait un mystère de mon projet pour vous laisser le plaisir de la surprise ; mais, en deux mots, je voulais vous marier à la jolie nièce. Je lui ai offert votre main, elle l'a acceptée.

MERVAL.

Elle l'a acceptée !

CLITON.

Elle l'a acceptée, vous dis-je. J'avoue que j'ai un peu flatté votre conduite ; mais, enfin, j'ai son consentement. Je viens d'écrire au notaire, et dès demain, j'aurai le plaisir de faire votre bonheur.

MERVAL.

Est-ce que vous avez tous la cervelle troublée ?

CLITON.

Est-ce vous rendre un si mauvais service que de vous unir à une jeune personne aussi accomplie ?

MERVAL.

Non, parbleu, mon ami ; je n'ai garde de m'en plaindre. Comment diable, au lieu d'une vieille folle de tante que je voulais épouser, tu me donnes une nièce jeune et gentille ! Mais, c'est on ne peut pas plus galant. Tant que tu ne me joueras que de ces tours-là, nous serons les meilleurs amis du monde.

CLITON.

Je ne veux pas me faire un mérite du sacrifice ; mais, ce n'est pas sans peine que je me suis déterminé à ne parler que pour vous. Cette nièce a des yeux !

MERVAL.

Ah ! ah ! monsieur le sage, vous savez donc ce que c'est que des yeux ? Mais, écoute, mon ami, je ne veux pas te tromper, et tu t'es déjà sans doute trompé toi-même. Comment la jeune Rose peut-elle consentir à m'épouser, puisque je sais qu'elle t'aime ?

CLITON.

Elle m'aime !

MERVAL.

Oui, elle t'aime.

CLITON.

Comment le savez-vous ?

MERVAL.

Je le sais ; j'en suis sûr, elle me l'a dit.

CLITON.

Ah ! mon père, si elle m'aime, vous sentez bien que cela dérange mon projet. Je n'ai point gêné votre inclination, il n'est pas juste que je gêne la sienne.

MERVAL.

Sans contredit. Songe à ce que je viens de te dire ; réfléchis à ton aise ; fais ta cour à la petite ; répare tes torts ; parle pour toi ; demande sa main à la tante ; fais l'aimable une fois en ta vie ; et si pourtant, après, il faut absolument que ce soit moi qui l'épouse, je m'y soumettrai. Tu sens bien que je serai tou-

jours disposé à donner dix tantes pour une nièce. (*A part, en sortant.*) Je crois qu'il en tient.

SCÈNE XVII.

CLITON, *seul.*

Elle m'aime ! C'est singulier. Si j'avais su cela ! Mais, pourquoi aussi ne me l'a-t-elle pas dit. Elle n'est pas laide, cette petite ; elle a une une grace, une ingénuité.... Ah ! monsieur Cliton, vous courez grand risque d'être aussi fou que votre père. C'en est fait, il faut tout réparer et parler à la tante.

SCÈNE XVIII.

CLITON ET ÉLISE.

(On entend derrière le théâtre, Élise qui crie.)

ÉLISE.

Où est-il? où est-il ?

CLITON.

La voici, justement. Il faut, sans tarder ; lui demander la nièce en mariage.

ÉLISE, *vivement.*

Je vous cherche depuis une heure, je vous cherche partout.

CLITON.

Et moi, je suis enchanté de vous voir.

ÉLISE, *tendrement.*

Tout de bon ? L'aimable enfant ! Que voulez-vous ? Parlez, parlez.

CLITON.

Je veux vous communiquer un projet....

ÉLISE.

Je le sais, je le sais ; je sais tout.

CLITON.

Je ne crois pas que....

ÉLISE.

Je le sais, vous dis-je, je le sais.

CLITON.

Eh bien ! si vous le savez, je veux vous demander votre consentement pour....

ÉLISE.

Je le donne, je le donne ; oui, cher enfant, je le donne, je le donne mille fois pour une.

CLITON.

Quoi ! vous seriez disposée à m'accorder... ?

ÉLISE.

Tout, tout.

CLITON.

Mais, ne vous trompez-vous pas sur... ?

ÉLISE.

Je sais tout, vous dis-je, je sais tout. Vous êtes charmant ; et l'on ne peut rien vous refuser.

CLITON.

Eh ! quel temps fixez-vous pour cette heureuse union ?

ÉLISE.

Demain ; aujourd'hui ; tout à l'heure.

CLITON.

Puisque tout s'arrange si aisément, il ne me reste plus qu'à parler à l'aimable nièce.

ÉLISE.

Comment, à ma nièce ! Est-ce que j'ai besoin du consentement de ma nièce pour cela ?

CLITON.

Vous êtes bonne et juste, et vous ne voudriez point la marier sans son aveu.

ÉLISE.

Comment, la marier ? De qui parlez-vous donc ?

CLITON.

De votre nièce.

ÉLISE, *avec étonnement.*

Ah !.... c'est de ma nièce que vous parlez.

CLITON.

Sans doute.

ÉLISE.

C'est ma nièce que vous voulez épouser ?

CLITON.

Certainement.

ÉLISE, *avec trouble et dépit.*

Ah ! *c'est ma nièce !*... C'est différent.... Puisque *c'est ma nièce*, je vous dirai.... (*A part.*) J'enrage. (*Haut.*) Je vous dirai *que ma nièce* a un goût tout particulier, et qu'elle n'aime point les jeunes gens sérieux, mélancoliques, tristes, rêveurs, empesés, importants et philosophes. *D'ailleurs ma nièce* ne se marie point sans le consentement de sa tante. Sur cela, monsieur, je vous souhaite le bonjour. (*A part, en s'en allant.*) Ah ! petit pédant, si tu m'y rattrapes....

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIX.

CLITON, *seul.*

QU'EST-CE que c'est que cette femme-là ? Quel vertige lui prend-il donc si subitement ? Ce n'était pas la peine de crier si fort, *où est-il ? où est-il ?* Elle est folle, archi-folle. C'est pourtant cela que je voulais épouser. Entre la tante et la nièce, il faut avouer qu'il y a quelque différence. D'un côté, que de ridicule ! de l'autre, quelle candeur ! quelle fraîcheur ! quelle grace ! quel sourire ! que de charmes enfin !....

AIR.

Monsieur Cliton, monsieur Cliton,
Conservez bien votre raison.
Vainement l'on veut se défendre
Du dieu qui sait tout enflammer ;
Oui, tôt ou tard, il faut se rendre,
Notre cœur est fait pour aimer :
Mais, que dis-je ? quelle folie !
Où donc est ma philosophie ?
Pauvre Cliton ! pauvre Cliton !
Qu'as-tu donc fait de ta raison ?

Souris charmant, mine enfantine,
Œil plein d'attraits, taille divine,

Pied mignon, jambe faite au tour,
Doux regard lancé par l'Amour;
Que de penchants à la tendresse!
Combien d'écueils pour la sagesse!..
Pauvre Cliton! pauvre Cliton!
Que feras-tu de ta raison?

La perdre!... Quoi donc, une femme
Suffirait pour troubler mon ame?
Non, non, morbleu, je tiendrai bon.
Souris flatteur, mine enfantine,
Regard fripon, taille divine
Vous ne pourrez rien sur Cliton,
Et la Sagesse aura raison.

Ciel! je l'entends.... Moment funeste!
Je veux fuir, et pourtant je reste.
Monsieur Cliton, monsieur Cliton,
Conservez bien votre raison.

SCÈNE XX.

CLITON, ROSE.

ROSE.

MONSIEUR Cliton, qu'avez-vous donc dit à ma tante? Elle est dans une colère affreuse, et elle m'a jeté un regard terrible en passant près de moi.

CLITON.

Mademoiselle, votre tante a perdu l'esprit. Je n'ai cependant rien fait que de vous demander en mariage.

ROSE.

Me demander, monsieur! Pour monsieur votre père, sans doute?

CLITON.

Non, mademoiselle; pour moi.

ROSE.

Pour vous! Ce n'est point ce que vous me disiez, il y a quelques instants.

CLITON.

Mademoiselle, cela est tout simple; je voulais faire le bonheur de mon père, et je ne pouvais mieux choisir. Mais, puisque

Vous m'aimez, vous sentez bien qu'il faut que je vous épouse.

ROSE.

Je vous aime, monsieur?

CLITON.

Ah! cela est bien certain, car vous l'avez dit à mon père; et vous êtes incapable de mentir.

ROSE.

Monsieur votre père n'a point compris le sens dans lequel je le disais.

CLITON, *naïvement.*

Mademoiselle, ne craignez rien; cet aveu ne m'a pas du tout fâché.

ROSE, *souriant.*

Mais, monsieur, je n'en suis pas très-sûre.

CLITON, *sèchement.*

Mademoiselle, je ne ments jamais.

ROSE.

Monsieur votre père aurait pu s'épargner cette indiscrétion.

CLITON, *d'un ton de remontrance.*

Vous vous éloignez de la question, mademoiselle; venons au fait : vous m'aimez, n'est-ce pas?

ROSE.

Mais, monsieur, vous êtes singulier.

CLITON.

Est-ce que vous ne maimez pas?

ROSE.

Je ne dis point cela.

CLITON.

Vous m'aimez donc?

ROSE.

Vous m'étonnez, monsieur..... Et quand je vous aimerais, cela suffirait-il pour vous épouser?

CLITON.

Sans doute. Si vous m'aimez mieux que mon père, si je vous préfère à votre tante, il faudra bien que père et tante consentent à notre mariage.

ROSE.

Vous m'avez tenu un langage bien différent. Et comment me persuader qu'en si peu de temps, vous ayez pour moi d'autres sentiments que ceux que vous avez fait paraître ?

CLITON.

Belle enfant ! regardez-moi ; tournez un peu la tête.

ROSE.

Eh bien ! monsieur.....

CLITON.

En vous voyant, telle que je vous vois, on est bientôt décidé à l'amour ; surtout quand on est aimé de vous.

ROSE.

Votre manière de le prouver est singulière.

CLITON.

Elle est sincère, cela me suffit et doit vous suffire. Vous m'aimez, je vous aime ; touchons là, et marions-nous.

ROSE.

Vous allez bien vite, après vous être décidé bien tard.

CLITON.

Que faut-il donc faire pour vous prouver ma tendresse ?

(*Il se met à genoux*).

ROSE.

Monsieur ! monsieur ! Pour un sage !..

CLITON.

Le sage ne se relèvera pas.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, MERVAL.

MERVAL.

CONTINUEZ.

CLITON ET ROSE.

O ciel !

MERVAL.

Continuez : voilà de la sagesse, ou je ne m'y connais pas.

CLITON.

Mon père !...

MERVAL.

Votre père ! Dites votre rival. Ah ! ah ! fiez-vous donc à ces philosophes échappés du collège. Et vous, mademoiselle, il paraît que vous voulez achever son éducation ?

ROSE.

Ne jugez pas sévèrement....

MERVAL.

Comment donc ? Je suis d'une fureur... Devant moi ! qui suis la sévérité même.... Devant moi ! que vous devez épouser .... Votre tante va connaître votre goût pour la sagesse.

ROSE.

Monsieur, si vous lui parlez, je suis perdue !

CLITON.

Mon père ! vous n'êtes pas si méchant.

MERVAL.

Allons, je me tairai ; mais à une condition.

ROSE.

Parlez.

MERVAL.

Vous êtes pressée, ce me semble ? Voyons ; j'exige deux choses.

CLITON.

J'obéis d'avance.

MERVAL.

D'abord, il faut que mon rival m'embrasse ou qu'il se batte avec moi.

CLITON *lui saute au col.*

Voilà le duel fini.

MERVAL.

L'autre article sera plus difficile dans son exécution.

ROSE.

Dites.

MERVAL.

Il faut, mademoiselle, que vous embrassiez ce philosophe.

ROSE.

Moi, monsieur ?

MERVAL.

Je sens que c'est terrible; mais il faut en passer par-là.

CLITON.

Mon père, je lui en éviterai la peine.

MERVAL

Non pas, s'il vous plaît; faites ce que j'ai dit : il faut bien que je me venge.

ROSE, *allant à Cliton.*

Ne nous regardez pas.

MERVAL.

N'ayez pas peur, je ne vois rien. (*Elle embrasse Cliton.*)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLISE

ÉLISE.

CONTINUEZ.

CLITON ET ROSE *se séparent.*

Ah !

MERVAL, *à Élise.*

Venez donc, il ne manque plus que vous ici.

ÉLISE.

Comment ! vous souffrez qu'une petite impertinente....

ROSE.

Ma tante !

ÉLISE

Ma tante ! Il vous convient bien à votre âge....

MERVAL, *riant.*

A votre âge ! Il est bon ! A votre âge ! Elle faisait un cours de philosophie.

ELISE.

Oui, raillez; encouragez ce petit hypocrite.

MERVAL.

Apaisez-vous, c'est vous qu'il aime; il a du goût pour

l'âge mûr; il ne veut que le plaisir qu'on prend par l'oreille... C'est pour cela qu'il vous a choisie.

ÉLISE.

Ah ! j'ai voulu m'en amuser.... J'ai feint de croire à sa passion...; il a donné dans le piège.

MERVAL.

Comment ! C'était une ruse ?

ÉLISE.

Oh ! pouviez-vous imaginer ?...

MERVAL.

C'est vrai, c'est vrai; une femme raisonnable comme vous : en ce cas, revenons à notre traité; donnons l'âge mûr à l'âge mûr, et la jeunesse à la jeunesse.

ÉLISE.

L'âge mûr ! Parlez pour vous.

CLITON.

Ah ! madame !

ROSE.

Ma tante ! ma chère tante !

MERVAL.

Puisque ce n'était qu'une ruse.

ÉLISE.

Allons ! résignons-nous; en fait d'amour les plus courtes folies sont....

MERVAL.

Les meilleures.

ÉLISE.

Au contraire. Voilà qui est fini, touchez là : mais, est-ce que monsieur Cliton aura cet accoutrement pour un jour de noces ?

MERVAL.

Ne craignez rien ; il prendra mes habits, il me donnera les siens, et tout sera dans l'ordre.

ÉLISE.

A la bonne heure.

MERVAL.

La morale est peu de saison,
Qu'importe que sur moi l'on glose;

De la folie à la raison,
La différence est peu de chose.
La sagesse est un vrai bijou ;
Mais retenez bien cet adage :
Un jeune sage n'est qu'un fou,
Mais un vieux fou n'est que trop sage.

ÉLISE.

Tantes et mères, qui devez
Veiller à l'honneur des familles,
Etudiez bien, observez
Les amants des nièces, des filles.
Parmi ceux qui font les yeux doux,
Et qui leur offrent des hommages,
Si vous vous moquez des vieux fous,
Défiez-vous des jeunes sages.

VAUDEVILLE.

CLITON.

Ma belle enfant, j'ai toujours eu
Le goût de la philosophie :
Si loin de vous j'avais vécu,
Je l'aurais eu toute ma vie ;
Car la sagesse est un bijou. . . .

MERVAL.

Très-commun dans le mariage.

CLITON.

Mais je passerais pour un fou,
Si, près de vous, j'étais un sage.

ROSE.

Je ne puis pas bien décider
Lequel des deux a l'avantage ;
C'est à ma tante à me guider. . . .

MERVAL.

Elle a fait son apprentissage.

ROSE.

Mais, quand je vous prends pour époux,
De ma raison je fais usage :
Que d'autres aiment les vieux fous,
Moi je préfère un jeune sage.

FIN.